

JOCELYN PHILIBERT

Vastes vestiges



Lise Lamarche

EXPOSITION HORS-LES-MURS DE LA GALERIE SKOL
4040 RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL
3-29 MARS 1990

Lieu parallèle d'une galerie parallèle, sans que l'on s'éloigne du centre de la ville. Les données peuvent prêter à confusion. Reprenons. En mars, s'est tenue une exposition dans un espace en mal d'identité (à vendre, à louer, à développer, à investir temporairement. Histoire à suivre). Ce lieu devint pour un mois le hors les murs d'une galerie parallèle ou centre autogéré selon que l'on parle MAC ou Conseil des Arts. Des liens ténus sont tissés entre la galerie et l'artiste, liens de publicité mais non de représentation, des liens temporaires comme une exposition. Il faut saluer cette initiative d'une jeune galerie qui trouve là une manière de remplir son rôle en permettant des expositions éclairées, en donnant l'occasion à des artistes de faire un coup à l'écart des calendriers lourdement chargés tant ceux des galeries professionnelles ou marchandes que des galeries autogérées. Hors les murs, peut-être, mais surtout hors de la routine et d'une certaine bureaucratiation. Un encadrement léger comme il ne s'en fait presque plus.

Jocelyn Philibert présentait donc hors-les-murs-dans-les-murs du 4040 Saint-Laurent quatre sculptures, quatre temps d'une ville hors saison. Ces quatre pièces sans nom individuel, réunies sous le titre général de *Vastes vestiges* auront des destins différents. La première oeuvre déployée sous les yeux du spectateur qui entre dans le lieu d'exposition serait peut-être plus exactement nommée une installation qu'une sculpture en raison de son caractère temporaire : ce vaste jeu de blocs en bois de

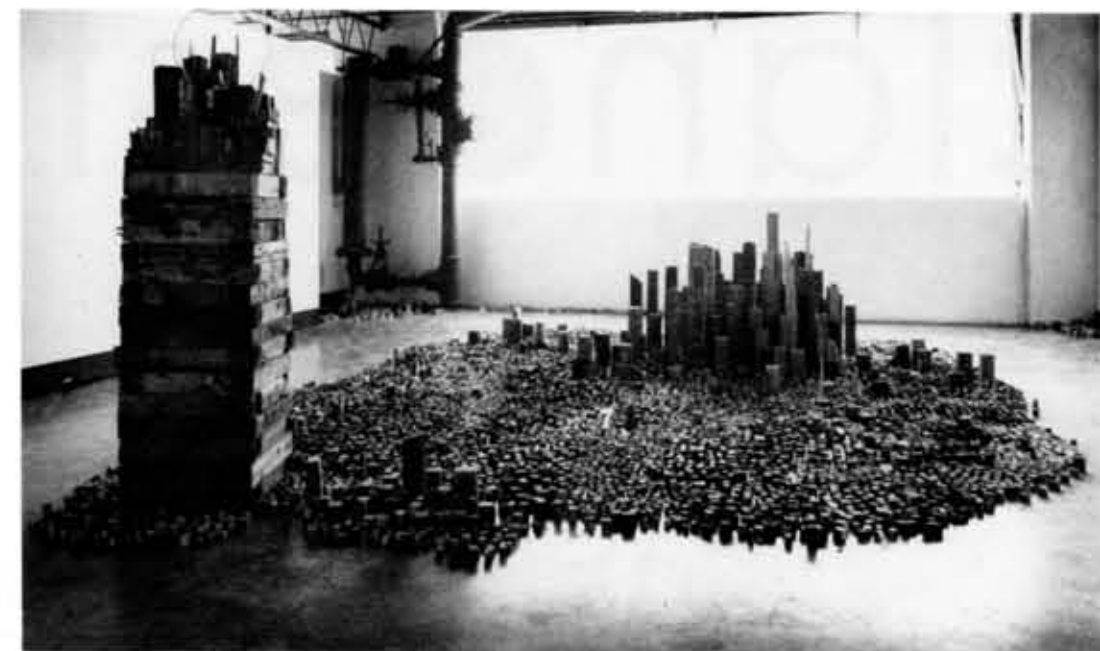
Jocelyn Philibert, *Vastes vestiges*, 1990. Détail.
Photo : Michel Dubreuil.

différentes dimensions pourrait être démonté et remonté, autrement, ailleurs. Deux excroissances de cette "installation" ont trouvé à se loger le long des murs, un peu à l'écart de la masse centrale : ce que l'artiste appelle «les raffineries» a été disposé sous des tuyaux et orienté, par le hasard de ces conduites d'eau à l'est, comme le quartier jadis spécialisé des raffineries de la ville de Montréal. On retrouverait presque le rêve de Borges d'une carte qui recouvrirait exactement l'espace décrit. La "ville-dortoir" a été opposée à ce quartier industriel, comme il se doit, pour qu'il y ait des banlieusards et des ennuis de circulation tous les matins et soirs, pour que tous les Laroche et les Vol-au-Vent aient du travail.

L'hésite à nommer installation cette pièce, car il me semble que si nous avons tous lu le texte de Rosalind Krauss sur «la sculpture dans le champ élargi» et que si nous en avons pris bonne note, il n'y aurait aucune hésitation à continuer à nommer sculpture cette oeuvre, comme d'autres, qui bien que temporaires, bien qu'en matériaux du commun, n'en constituent pas moins une intervention dans l'espace. Une des astuces de Philibert pour nous ramener les deux pieds sur terre, pour nous donner la mesure de sa ville et nous empêcher de n'en avoir qu'une vision optique a été d'inclure, à l'orée de sa mégalopole réduite, une colonne en bois brut piquée de clous rouillés et surmontée d'un arceau de métal. Cette structure permet d'"anthropomorphiser" l'espace et de faire en sorte que nous ne soyons pas devant un tableau. La rupture d'échelle se mesure à l'aide de ce dispositif bien simple mais d'une réelle efficacité. Entre cette colonne "arte povera/minimale" et le "centre-ville", des zones de morceaux de bois de dimensions variables sont disposées dans un désordre organisé ou dans un ordre approximatif (le sculpteur et chaque spectateur ayant leur point de vue sur la chose!). L'ordre est suspendu comme le temps : ici nul boulevard rectiligne, nulle grille orthogonale, la sensation d'une ville vue de haut (des ailes d'un oiseau, d'un avion, du haut d'une montagne? Qui saura le dire? Il faudrait, je crois, un Italo

Calvino, celui des *Villes invisibles* ou une Anne Cauquelin, celle entre autres de l'*Essai de philosophie urbaine*. Textes que *Vastes vestiges* nous incitent à relire ou que je vous incite à découvrir, pour tripler le plaisir de voir avec Philibert une ville, la ville).

D'un regard oblique le spectateur découvre les trois autres oeuvres installées, celles qui auront une permanence, à moins que l'artiste ne les recycle ou qu'un accident quelconque ne vienne faire mourir trois petites villes, trois petites mémoires : une ville filiforme, la ville-nuage et une sous-ville en béton trouvé. Ces trois sculptures explorent des temps



différents, des plis souterrains ou aériens, nous retiennent et nous renvoient à l'oeuvre principale. On explorerait ici des fragments d'une ville, ce qui en reste tout autant que ses fondations, dans un même mouvement que seul l'imagination permet. Un avant-après simultané, des strates de mémoire, la sienne, la mienne, la vôtre.

Mémoire de la sculpture aussi. Je ne dis pas citation: pourquoi coincer le travail de Philibert dans la catégorie postmoderniste (option A : Citation) et faisant cela s'empêcher de le voir à cause de ces nouvelles lunettes de soleil déformantes. Disons, comme au bon vieux temps de la critique, influence. Non, il faut franchir un pas et parler sans complexe de mémoire, d'une sorte de magma d'intérêts qui finit par constituer non pas une mémoire collective, mais une sorte de champ commun, et pourquoi pas, une sous-culture urbaine effrontément élitiste. Ainsi, la ville-nuage (je rappelle que l'artiste n'a pas (encore) tiré ces oeuvres), sorte de maquette a *posteriori* pose des problèmes de socle - où commence la sculpture? - et prend le parti de se tenir au

Jocelyn Philibert, *Vastes vestiges*, 1990. 4 x 6 m.
Dimensions variables. Bois et matériaux divers.
Photo : Michel Dubreuil.

sol comme les nuages d'acier de Pierre Granche, sur des pointes. La ville filiforme, plaquette minuscule suspendue sur une tige enroulée autour d'un silex, reprend les têtes de Giacometti et leur ancrage précaire. La grande ville aurait comme catacombes l'*Inclinaison VILLE Inclinaison* du même Granche, présentée en 1987 à la galerie Christiane Chassay et les reliefs au sol de Tony Cragg. De cette généalogie de bonne composition, que faire? Rien, sinon mesurer notre mémoire à celle de Philibert, sinon laisser sourdre nos images, celles de nos lectures comme celles de nos tournées en ville et de nos visites de galeries. Sinon, rajouter la ville Philibert au corpus de toutes les villes invisibles, à construire, à écrire. Et rappeler aux organisateurs du grand projet littéraire *Montréal imaginaire* dont les assises se tiendront en 1992 qu'il leur sera difficile de faire l'économie de ces concepteurs de villes que sont aussi les sculpteurs et qu'il faudrait tenir compte de ce deuxième versant de l'espace, de celui que l'on garde trop souvent à l'ombre et qui n'existe pas que sur du papier. Même si, aujourd'hui, ces vastes vestiges sont hors les murs. ♦